

INTRODUCTION

L'épopée terminologique du mot «libertin» est celle d'un concept piège à l'extension large et indéterminée. Faute de l'entreprendre dans le détail ici, il nous suffit pour notre propos d'insister sur deux points essentiels. D'abord, le libertin est celui qui n'est plus ou qui n'entend plus être esclave. Il est l'homme libre qui rejette le joug de l'autorité, le déviant qui, par définition, est toujours contre. Contre tout et contre tous, il refuse de se soumettre à la norme sociale et à la loi commune. Ensuite, et pour cette raison, il est tenu pour un fauteur de trouble, un perturbateur, un persifleur, un agitateur en plus de figurer une redoutable machine de destruction. Il est celui qui dérègle tout et renverse tous les sens. À la fois esprit fort et fier de sa liberté, maître d'une vie dont il entend choisir seul les règles qui la régiront, le libertin est victime de l'opprobre et de réductions abusives. Partageant le sort des «épicuriens» auxquels il est assimilé, le qualificatif infamant de «libertin» est une marque de réprobation, une accusation grave au foisonnement conceptuel opaque où se côtoient pêle-mêle tous les réfractaires à la religion révélée, les impies, les hérétiques, les déistes comme les athées. Aux yeux des tenants de l'ordre établi, l'émancipation libertine n'est pas jugée glorieuse mais condamnable. Son défenseur est celui dont la liberté déplaît, inquiète et mérite d'être combattue. Le libertin est le rebelle dont l'insoumission doit être matée, y compris par la voie de la calomnie. Aussi devra-t-il bien souvent se dissimuler et avancer masqué pour conjurer les dangers que les censeurs font peser sur sa tête. C'est pourquoi l'ironie, le second degré et le sous-entendu forgent la poétique libertine. Ces stratégies de dissimulation sont impérieuses : «*Intus ut libet, foris ut moris est*» («Au-dedans selon ton gré, au-dehors selon l'usage»), conseille Guy Patin à son fils. Mais l'art des sous-entendus qui se développe entre les lignes fait de cette nécessité vitale une vertu littéraire.

En dépit de ces imbroglios sémantiques et de ces négations en série, des figures historiques du libertinage ont marqué la première moitié du

XVII^e siècle : Claude de Chouigny, le comte de Cramail, Théophile de Viau, Boisrobert, Saint-Amant... Néanmoins, à l'instar du *Parnasse des poètes satyriques* (1622), ceux qu'on a pu affilier à une « Confrérie des Bouteilles » ne forment qu'un ensemble hétérogène sans chef de file ni unité. Aucun d'entre eux ne se reconnaît dans l'appellation péjorative de « libertin ». Paradoxalement, l'homogénéisation d'un foisonnement théorique assumé comme tel est due à leurs propres ennemis. Dans *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus comme tels*, le jésuite François Garasse dénonce la bestialité des « ivrognes, mouche-rons de tavernes, esprits insensibles à la piété qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre¹ ». Sa diatribe de 1623 met en lumière les thèses libertines qui lui semblent fondamentales : négation de l'existence de Dieu, de l'obligation de croire, de l'infaillibilité de la Bible ; identification du souverain-bien et du plaisir. Cette critique virulente est suivie par un livre à charge de plus de mille trois cents pages rédigé par le Père Mersenne, *L'impiété des déistes* (1624). La violence de ces propos comme les condamnations qui s'ensuivirent – Théophile de Viau, contraint à un funeste exil, échappe *in extremis* à la mort, contrairement à Jules César Vanini, Claude Le Petit... – donnent de l'ampleur à un mouvement balbutiant. Avec le « libertinage érudit » du XVII^e siècle, une partie des « libertins » sort de la marginalité en comptant des personnalités politiques et intellectuelles influentes telles que La Mothe Le Vayer, Jacques Des Barreaux, Gabriel Naudé... Dans un style plus conventionnel que celui du *Bordel des Muses*, ces libres penseurs combattent l'obscurantisme et l'autoritarisme avec non moins de panache.

Avec la Régence, s'ouvre le « Siècle du plaisir ». Loin de l'austérité du Roi-Soleil, Philippe d'Orléans incarne, entre 1715 et 1723, un modèle libertin. L'heure est à la débauche généralisée. Le démon libertin devient un bon diable et le libertinage, un savoir-vivre à la mode dans les salons, autrement dit un sujet de choix pour les romanciers du XVIII^e siècle. Dès ses origines, le roman renvoie à un genre populaire et peu codifié, à destination d'un large public. Marginal dans la littérature, il avait tout pour devenir la forme littéraire de prédilection des marginaux que sont les libertins. Or, comme ses modèles historiques, la littérature libertine est indéfinissable, essentiellement plurielle et disparate. Pourquoi classer dans un même rayon les revirements du comte de ***, les fredaines de

¹ François Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels* [1623], J. Salem (éd.), Paris, Les Belles Lettres, Encre Marine, « La bibliothèque hédoniste », 2009, Livre I, Maxime I [37], p. 181.

Félicia, les accents tragiques des *Malheurs de l'inconstance* et les délices de la piscine dans *Dom Bougre*? Rejetant toute affiliation à un genre littéraire, les écrivains libertins s'émancipent du carcan romanesque et investissent les champs du dialogue, du conte, de la forme épistolaire... Ensuite, de même qu'on peut s'interroger sur l'opportunité d'une catégorie unique, il faut se demander s'il est pertinent de parler à l'endroit d'ouvrages si variés d'un «genre libertin» unique comme d'une catégorie extensible à une telle diversité. La notion même de «genre», issue de la critique littéraire du XX^e siècle, brouille les pistes par son anachronisme. Par son indétermination et sa connotation négative, l'adjectif «libertin» ne semble pas plus pouvoir désigner un mouvement de pensée qu'une forme littéraire claire et distincte.

Les bornes chronologiques n'offrent pas un plus grand secours. Le *terminus ad quo* se situe-t-il dans l'Antiquité avec le *Satyricon* de Pétrone ou *L'Âne d'or* d'Apulée? Du côté de la grivoiserie des fabliaux médiévaux? Chez l'Arétin et Boccace? Ou assiste-t-on à l'émergence d'une forme littéraire inédite dans le premier quart du XVIII^e siècle? Or, on ne peut nier l'apport majeur de classiques libertins comme *L'École des filles ou la Philosophie des dames* (1655), les *Dialogues de Luisa Sigea* (1658), *Vénus dans le cloître* (1672) et de *L'Académie des Dames, ou les Entretiens galants d'Aloysia*, traduction d'un ouvrage de Nicolas Chorier (1680). Le *terminus ad quem* est tout aussi délicat à établir. Les protagonistes de Sade, de la fin du XVIII^e siècle, poussent-ils la littérature libertine jusqu'aux dernières extrémités ou leur violence caractérisée les en exclut-elle? Des aventures exotiques de Priapus (anagramme d'Apprius, le héros de Godard de Beauchamps), du doux songe qui s'invite au pied du lit de Mme de R*** dans *Le Sylphe* (1730) de Crébillon au rêve de crime universel martelé par les libertins sadiens, la distance semble infranchissable. Le maintien de Sade, qui compte pourtant aujourd'hui parmi les écrivains libertins les plus connus, peut être sujet à contestation. Certes, ses récits perpétuent l'alternance caractéristique entre les scènes érotiques et les débats philosophiques. Dans ses titres (*Les Cent vingt journées de Sodome ou l'École du libertinage, La Philosophie dans le boudoir ou les instituteurs immoraux*) tout comme dans les bibliothèques de ses personnages, Sade revendique une filiation que récuse pourtant la radicalité et l'extrême violence de ses ouvrages. Néanmoins, quelle serait cette orthodoxie libertine à laquelle ce corpus dérogerait? Comment qualifier la négation sadienne de la négation libertine? D'une part, selon Sade, les libertins ne seraient pas allés suffisamment loin dans l'annihilation à laquelle doivent mener les thèses matérialistes. Ni Dieu,

ni la Nature, ni la morale, sous quelle que forme que ce soit, ne résistent aux dévastations criminelles qui mènent au comble de la volupté. D'autre part, le déplacement sadien des philosophies de d'Holbach, d'Helvétius ou de La Mettrie... alimente une pensée exclusivement à charge que ne partagent pas tous les écrits libertins. Certains sont indifférents à la métaphysique quand d'autres défendent le déisme et une autre morale possible. Si ce corpus extrême est bel et bien un miroir, il déforme les modèles qu'il reflète.

Si on reconnaît volontiers la portée philosophique de Voltaire, Prévost ou Marivaux, le versant érotique de la littérature du XVIII^e siècle peine à être inscrit dans l'histoire des idées. Les récits libertins exhortent à se remettre dans le bon sens, autrement dit à contre-sens des ennemis du corps et du plaisir. Comment et pourquoi prendre au sérieux une réflexion née entre deux ébats sexuels? Ces ouvrages seraient-ils autre chose qu'un simple tableau, plus ou moins fidèle, des mœurs de l'époque? Quelles leçons espérer d'une « philosophie-foutoir » issue de petites maisons imaginaires avec son cortège de licence et de désordre? Le titre et l'objet de cette étude entendent caractériser par « philosophie des sens dessus dessous » une pensée à la fois renversante et badine qui place les sens au fondement de la métaphysique, de la physique et de l'éthique. Chargée de connotations sexuelles, suggérant une transgression de l'ordre établi et élargie aux apports que permet l'extraordinaire polysémie du mot « sens » dans la langue française (organes des sensations, jouissances physiques, faculté de jugement, direction, signification...), l'expression « sens dessus dessous » est toute désignée pour embrasser la philosophie libertine. Littéralement, la locution « sens dessus dessous » signifie le fait que ce qui est dessus est mis dessous. Sa forme a évolué depuis « ce dessus dessous » à « cen », « c'en », « s'en » ou « sen dessus dessous » au XV^e siècle avant d'être modernisée en « sens dessus dessous », selon une écriture attestée par Chapelain et Ménage et qui fera autorité. Or, le « s » final muet a créé une confusion orthographique pérenne avec son homophone « sans dessus dessous » dont on retrouve des occurrences au XVI^e siècle, tout comme chez Vaugelas et Mme de Sévigné. Dire d'un état de choses qu'il est « sens dessus dessous », c'est constater un bouleversement de l'ordre attendu. Ce qui devait être dessus se trouve dessous, et inversement, comme c'est le cas d'un coffre posé à l'envers, selon l'exemple donné par le *Dictionnaire étymologique* (1650) de Ménage. Un siècle plus tard, dans l'article « BRASSERIE » de l'*Encyclopédie*, Diderot observe que « rebrouiller la touraille », c'est « retourner sens dessus dessous » le grain, autrement dit « mettre dessous le grain qui se

trouve à la superficie de la couche, & dessus celui qui étoit dessous». Or, au sens figuré, cette locution familière n'est pas neutre axiologiquement. Observer une inversion de sens, c'est, dans le même temps, émettre un jugement de valeur, le plus souvent négatif, envers le nouvel état ainsi produit et l'assimiler à un dérèglement ou à un trouble. Le désordre constaté coïncide avec le manque d'une disposition aux critères fonctionnels ou esthétiques. Il renvoie une confusion gênante pour qui en chercherait le sens, la logique ou la raison, selon des grilles traditionnelles de lecture. À l'endroit du sensible, le *logos* se casse le nez tant «[...] le corps s'affirme en décousant le discours de la claire raison²», comme le montre Jean-Christophe Abramovici. On peut voir là une erreur ou une faute qui relèvent d'un défaut de rigueur et de soin. Cette première acception rappelle les reproches adressés aux libertins. Dans un élan pré-nietzschéen, leur entreprise de déconstruction interroge, avec gaieté et puissance, la valeur des valeurs. Comme d'autres à coups de marteaux, les libertins philosophent à coups de reins, ébranlant de leurs saccades l'édifice de l'ordre en vigueur. Or, ce joyeux «bordel» dérange la morale. Dans un vocabulaire religieux, déroger à l'ordre, c'est se fourvoyer dans le mal et bafouer la création divine. Le «capharnaüm» est autant associé à une forme de débauche qu'à un amoncellement confus d'objets en vrac. Signe d'une rébellion, mettre un ordre établi «sens dessus dessous» inquiète par l'exhibition d'une voie à «contre sens» ou «à rebours de bien», lit-on dans le *Dictionnaire universel* (1690) de Furetière.

La locution «sens dessus dessous» est d'autant plus à même d'être associée à la philosophie libertine que c'est avoir l'esprit à peine mal tourné que d'y déceler un sous-entendu grivois. C'est encore plus vrai quand elle jouxte «sans devant derrière» qui, à l'origine, signifie qu'on a mis le devant derrière. Déjà, chez Rabelais, il est question de «ce petit paillard» qui «tousjours tastonait ses gouvernantes cen dessus dessousz, cen devant derriere³». Le «dessous» désigne ce qui est dissimulé, caché, comme la nudité sous un vêtement. En 1706, une chanson paillarde intitulée «En revenant du Piémont» (en référence à la bataille de Turin, mais ce titre est variable) a pour refrain : «Sans devant derrière, sans dessus dessous». Elle raconte l'arrivée dans une auberge de garçons désargentés

² Jean-Christophe Abramovici, «“Un peu de testicule au fond de nos sentiments”. Les Lumières et l'amour», dans *Éros volubile. Les Métamorphoses de l'amour du Moyen-âge aux Lumières*, J.-C. Abramovici et D. Jiménez (dir.), Paris, Desjonquères, 2000, p. 213.

³ François Rabelais, *Gargantua* [1534], chap. XI, Paris, Le Livre de Poche, 1972, p. 95.

qui obtiennent le gîte et le couvert grâce à de renversantes parties de jambes en l'air avec la tenancière, l'hôtesse et la chambrière. Célèbre, la chanson circule des foires Saint-Germain aux foires Saint-Laurent. Les opéras-comiques populaires du premier quart du XVIII^e siècle (*Arlequin Sultane Favorite*, *La Princesse de Carizme*, *Le Fâcheux veuvage*, *Les Chimères...*) prendront plaisir à mettre en paroles son air polisson. On le voit, convoquant le sourire et la légèreté de mœurs, cette expression est particulièrement propice pour aborder un corpus charnel où une large part est faite aux culbutes des corps et aux inversions. Les romans libertins ont pour caractéristique de dévoiler les corps et de révéler, en toute impudeur, le détail de la nudité. Ils font tomber les masques, lèvent les voiles, bref, exhibent sur le devant de la scène ce qui est d'ordinaire caché à l'arrière-plan. L'utilisation de l'expression «sens dessus dessous» souligne combien la philosophie libertine est largement préoccupée par le sexe. Disant ceci, on craindrait d'enfoncer une porte ouverte si, au contraire, la porte de la vie intellectuelle n'avait été claquée au nez des libertins, précisément, à cause de la place considérable accordée à l'érotisme. Or, en dépit des réticences des historiens de la pensée des Lumières, l'irruption de la philosophie dans le boudoir n'est ni anodine ni inopportune. Pour l'école du libertinage, le recours à la philosophie représente à la fois un socle théorique indispensable et une caution intellectuelle en réponse aux procès en frivolité. En retour, les ouvrages libertins promeuvent la modernité philosophique. Héritières de Newton et de Locke, ces voies parallèles des Lumières diffusent l'empirisme qui se développe au XVIII^e siècle contre les Idées platoniciennes et les idées innées de Descartes. Inspirés par un certain spinozisme et les matérialistes des Lumières, ces récits marquent durablement les esprits. Comme l'observe Patrick Wald Lasowski, le «grand dérèglement» qui les caractérise n'est pas sans portée philosophique :

[...] ce qui compte, ce sont moins les influences exercées par la philosophie contemporaine sur Gervaise de Latouche ou le marquis d'Argens que la part éclatante de leur roman dans le chantier philosophique. Tout ce que la philosophie doit à ces récits obscènes ! Tout ce que le roman libertin apporte aux Lumières ! Matérialisme et libertinage baignent dans le même chaudron...⁴

⁴ Patrick Wald Lasowski, *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, t. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2000, préface, p. XXVII.

De fait, les lecteurs de *Dom Bougre* (1741) et de *Thérèse philosophe* (1748) sont, pendant la première moitié du XVIII^e siècle, beaucoup plus nombreux que ceux des Lumières académiques. Cette grande représentation a largement contribué à la diffusion de thèses contestées en leur donnant chair. Au-delà de cette publicité, les fictions libertines ouvrent à un plus large public l'accès à des idées défendues. Le flambeau ou la torche, traditionnellement alloués aux philosophes qui éclairent le chemin en dissipant l'obscurantisme par la raison, les libertins l'emploient à mettre le feu au lecteur. Si la littérature libertine illumine, c'est qu'elle passe par différents corps conducteurs, des personnages à leurs destinataires fictifs et réels. Le feu libertin est alimenté par les sens. Ceux-ci jouent un rôle dans la manière dont les jouisseurs instruisent leurs vies, les racontent et les donnent à penser. En particulier, les ouvrages libertins explorent les dessous érotiques du sensualisme en y superposant les notions connexes de «sensibilité» et de «sensualité». Au-delà d'un «sensationnisme», le sensualisme d'un Condillac tient également le plaisir des sens pour guide dans le développement des facultés. Or, le libertinage célèbre et annexe le plaisir *du* sens, à savoir celui du «sixième sens». Ce sens du désir sexuel, défini par Buffon au nombre «Des sens en général» dans son histoire naturelle de l'homme, fédère ici tous les autres. C'est que, à *L'École de la volupté* de La Mettrie, «les cinq sens travaillent pour le sixième, dont la nature entière a paru uniquement occupée en nous formant⁵». À l'origine des sensations les plus vives et les plus délicieuses, la sensibilité des organes sexuels est largement supérieure. Le primat de la «sensation voluptueuse», que l'article «SENSATION» du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire rapporte au toucher, est fondé sur l'instinct de reproduction qui règne dans la nature contre tout interdit imposé par les hommes. «Sourds» et «aveugles» à toutes les règles hormis celles «qu'ils se proposent eux-mêmes⁶», tous les sens se font les chantres de la liberté contre la persécution du corps dans *Vénus dans le cloître*. Pour autant, cette autonomie ne contredit pas nécessairement le «bon sens», entendu, chez Boyer d'Argens et d'Holbach, comme une forme de lucidité et de prudence que la morale orthodoxe et de la religion tendent à dissiper. Le bon sens opère un changement de

⁵ Julien Offray de La Mettrie, *L'École de la volupté* [1747], Paris, Desjonquères, 1996, p. 146.

⁶ François de Chavigny de la Bretonnière, *Vénus dans le cloître ou La religieuse en chemise* [1672], J. Sgard (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009, p. 143.

direction à rebours des discours qui font autorité, comme celui du « rival d'Épicure ». On ne peut être assuré que leurs tenanciers ne fassent pas fausse route tout mauvais géographes qu'ils sont, comme le soutient Mirzoza dans *Les Bijoux indiscrets* :

il n'était question que de descendre en eux-mêmes, et d'y marquer le vrai lieu de leur âme. Cependant ils ont mis l'est à l'ouest, ou le sud au nord. Ils ont prononcé que l'âme est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent sans qu'elle ait habité ce séjour, et que sa première résidence est dans les pieds⁷.

En fait de leçon de philosophie, la favorite du sultan défend ici une localisation variable de l'âme. Parmi la « classe de ceux en qui l'âme ne visite la tête que comme une maison de campagne », on compte « des petits-maîtres, des coquettes, des musiciens, des poètes, des romanciers, des courtisans et tout ce qu'on appelle des jolies femmes⁸ ». La liste est éloquente. Elle exclut les romanciers comme les courtisans des raisonneurs tout en leur attribuant d'autres médiums pour la réflexion. Contrairement aux représentations figées, la tête n'en a pas le monopole. Il est des pieds ou des bijoux pensants, s'amuse Diderot. Et ce n'est pas pour autant que les individus concernés sont montés à l'envers. Savoir s'orienter dans la pensée – au sens littéral imposé par un matérialisme – exige avant tout d'éviter les écueils et les pistes balisées par l'opinion. Cette redirection s'appuie sur le contre-discours de l'expérience qui est plus sensé que les mots creux des philosophes.

Défendu par Vaugelas dans ses *Remarques sur la langue française* (1647), l'homophone « sans dessus dessous » infléchit la locution « sens dessus dessous » vers le constat d'un chaos irréversible. On ne saurait renverser l'ordre de référence sans annihiler avec lui les notions de « dessus » et de « dessous ». Un agencement alternatif est intenable en ce qu'il continuerait à s'appuyer sur des repères qui ont disparu avec le système qui les portait. En s'étant privé de lui-même de toutes coordonnées, le renversement n'est donc pas une position. On trouve un jeu de bascule similaire dans la réception de la pensée libertine. De la contestation de l'ordre établi à la négation de tout ordre possible, il n'y a qu'un pas. Fauteurs de troubles, les libertins seraient à l'origine d'un cafouillage décousu et insignifiant sur fond de scepticisme. Le primat accordé au

⁷ Denis Diderot, *Les Bijoux indiscrets* [1748], dans *Œuvres*, t. II, L. Versini (éd.), Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1994, p. 91.

⁸ *Ibid.*, p. 94.

corps témoigne, selon Pascal d'un «étrange renversement dans la nature de l'homme⁹». Irrationnel et déraisonnable, le discours libertin ne peut qu'être sans queue ni tête. Selon l'apologiste, la concupiscence de la chair est «si contraire au bon sens» qu'elle ne peut être qu'une posture feinte, à laquelle personne n'adhère sincèrement. Occulte-t-elle une forme de scepticisme, à laquelle certains libertins, comme La Mothe Le Vayer, pourraient être affiliés? C'est que le mécanisme de destruction engagé n'est pas sans relativiser la connaissance et la morale. Comme le lion dans les trois métamorphoses nietzschéennes, le libertin et le sceptique s'arment du doute pour faire place nette. Or, il semblerait que l'onde de choc libertine ne conclut pas à l'impossibilité de toute position. Elle prétend décrire les hommes tels qu'ils sont. Premier et naturel, cet état de fait n'est pas, comme chez Pascal, le résultat d'une dépravation, tant le désordre est devenu une seconde nature depuis le péché originel. En effet, en écho à la thèse augustinienne, l'auteur des *Pensées* observe, pour le déplorer, que les sens ont pris la place de la raison et que l'homme s'est ainsi rapproché de l'animal. C'est pourquoi Pascal attribue aux passions et à l'imagination un rôle dans l'accès à la connaissance. En écho aux objections de Gassendi contre le dualisme cartésien, son anthropologie et son épistémologie se fondent sur le primat du corps, des sentiments et du cœur. Loin d'invalider toute pensée cohérente, la place du corps – que le libertinage débauche – aussi monstrueuse soit-elle, marque la réalité de notre misère. Il apparaît inopérant de le nier au profit d'une prétendue intuition purement intellectuelle, comme le prétend Descartes. Ce changement de paradigme, auquel s'arrêtent, au contraire de Pascal, les libres penseurs d'un ici-bas sans au-delà, redéfinit l'homme et la philosophie. Le sentiment fait foi. Les certitudes cartésiennes laissent place aux modalisateurs de Gassendi. Cependant, le chaos annoncé par l'inversion du dessus et du dessous peut être générateur de sens. D'autres mondes sont possibles. Le mouvement baroque, contemporain des libertins du Grand Siècle, montre bien à quel point le renversement peut avoir une portée créatrice. La locution «sens dessus dessous» peut être le signe d'un renouveau. En 1738, l'opéra-comique *l'Atys* de Riccoboni et de Romagnesi évoque la possibilité d'une renaissance poétique sur les cendres des anciens codes. Pour trouver consolation à son chagrin d'amour, Cybèle affuble Atys d'une muse satirique. Il préférera désormais l'esprit à la raison, loin des règles esthétiques. Sur l'air du «sens dessus dessous», il chante la fin de l'exactitude dans l'écriture des pièces,

⁹ Blaise Pascal, *Pensées* [1670], B 194, L 427.

des prologues limités, des caractères fixes et de la perfection des vers. « Sens dessus dessous » se voit ici attribuer le sens positif d'un renouvellement de la langue et de l'écriture. Plutôt que la clarté et la précision, la confusion est envisagée ici comme bénéfique. Ce brouillage des codes fonde une esthétique différente qui, pour se conformer au goût du public, privilégie la légèreté et la singularité. Par opposition à la beauté, le sublime défait toutes les références et les hiérarchies de l'esthétique classique pour développer la singularité et les extrêmes dans une folle décharge d'énergie. La soumission de la raison aux sens et à l'imagination par le sensualisme se traduit, dans le domaine esthétique, par une valorisation du « je ne sais quoi » contre la rigueur et la grammaire classiques. Il y a là quelque chose de ce que le Père Bouhours définit comme une énigmatique part d'irrationnel dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) tout en l'assimilant à une forme de grâce surnaturelle. *Le Cabinet du philosophe* (1734) de Marivaux défend également le jardin du « Je ne sais quoi » pour le « désordre du meilleur goût du monde » qui y règne et dont le charme émeut davantage, sans qu'on sache pourquoi, que la régularité monotone du jardin de la Beauté. Plus qu'à une morne clarté, une importance accrue est accordée à la communication et à la capacité du locuteur à transmettre sa vision singulière. Du côté des effets produits, l'expression libertine cultive précisément une esthétique de la suggestion et une marge d'incertitude quant à ce qu'on sent mieux qu'on ne peut dire. Plutôt qu'un manquement aux codes langagiers et esthétiques, elle fait de ce brouillage une ligne de force d'un libertinage de plume qui vient se superposer aux libertinages de corps et d'esprit.

Dans le boudoir et avec la langue dévergondée des pornographes, la philosophie s'encanaille. Elle quitte le monde des Idées pour l'Enfer de la bibliothèque. Et pourtant, même dans les bas-fonds, *ça* pense. La difficulté n'est pas tant de le constater que de caractériser une pensée qui, par définition, fuit les sentiers battus de la raison. Non sans précédent dans l'histoire des idées – on peut, par exemple, penser à la philosophie en mouvement de Montaigne – cette position branlante ne manque pas d'audace et de puissance singulières dans un contexte où la libre pensée demeure menacée. Philosopher « cul par-dessus-tête » ne signifie pas nécessairement philosopher « par-dessus la jambe ». Or, prendre « La Philosophie des pornographes » au sérieux, à l'instar des travaux de Colas Duflo, c'est accepter que la pensée puisse être mouvante, meuble, friable. Elle peut s'effondrer sous les pas de l'historien des idées qui tente de s'y frayer un chemin. Mais cette *hybris* sensuelle n'a pas nécessairement vocation de tenir le choc. Tout en tirant à boulets rouges sur toutes les

normes, elle refuse de s'imposer comme un canon philosophique. Ni dogmatique, ni systématique, la pensée libertine dessine un édifice atypique qui garde sa liberté d'esprit. Son instabilité et sa pluralité intrinsèques rendent abusives toute catégorisation ou toute réduction. En outre, l'hétérogénéité des ouvrages renforce cet éclectisme constitutif, tout comme leur nature fictionnelle. Déroutants, les discours libertins sont diffractés et enchevêtrés dans l'intrigue qui leur donne sens. Aucun «-isme» ne saurait venir figer leur libertin «-age» sans anéantir une philosophie qui fait corps avec la pratique et avec la forme littéraire de son expression. Leurs «fictions pensantes», pour reprendre l'expression de Frank Salaün, donnent continuellement et activement à penser sans que l'on puisse établir un contenu doctrinal arrêté.

Le tête-à-queue libertin met la philosophie sens dessus dessous. L'affaire est sérieuse alors même qu'elle se nourrit du désordre des sens. Pour en saisir les aspects, la tentation est grande de ne garder, dans l'alternance des ébats et des débats qui occupent ces ouvrages, que les discours à ambitions philosophiques. On pourrait ainsi obtenir un canevas de thèses à réagencer de manière thématique (la nature, le plaisir, le temps...) tout en établissant des filiations avec des thèses préexistantes (épicuriennes, matérialistes...). Pour autant, rien ne pourrait davantage désamorcer la puissance de cette entreprise. Les romanciers libertins n'ont que faire d'être tenus pour «philosophes». Ils n'écrivent pas, ou ne réécrivent pas, une pensée détachée de toute application pratique. La mise en fiction rend effectif un ancrage dans la vie sans lequel toute théorie est vaine. Et, selon ce protocole expérimental, le livre doit disposer à écouter ce qui se dit et voir ce qui se vit. La leçon de libertinage demeure ainsi indissociable de son mode opératoire. C'est pourquoi notre lecture n'est pas sous-tendue par des raisons philosophiques externes mais répond, sans chercher à le dénouer, au tissage consubstantiel de la littérature et de la philosophie qui s'y joue. Pour paraître légères et parce qu'elles le sont fondamentalement, les fictions libertines ouvrent des horizons à une authentique philosophie qui comporte une dimension inédite indissociable du contexte de son énonciation. En mettant en exergue l'expérience, en faisant passer les développements théoriques bruts pour des bavardages impromptus, le corpus libertin nous dit quelque chose de la philosophie à laquelle il contribue en la racontant.

Comment s'orienter dans un maillage si serré de la philosophie et de la littérature ? Il faudrait pouvoir à la fois laisser la magie romanesque agir et saisir au vol la force d'une démonstration hors norme. L'absence d'un genre déterminé, la multiplication des invectives à l'égard de la

production romanesque, les reprises parodiques des formes existantes (confessions, mémoires...) et le double discours ironique brouillent joyeusement les pistes. L'absence de concepts fixes et de systèmes rigoureux déconcerte et rend inopérante une analyse méthodique. À défaut d'un critère plus satisfaisant, un ouvrage libertin se reconnaît à une obsédante triple auto-négation : ni romanesque, ni philosophique, ni libertin. Il mène son lecteur à toucher les bas-fonds de la littérature – forme mineure d'un genre en construction – de la pensée – volontairement ni claire ni distincte – et de l'homme – sensuel, avant tout. On comprend ainsi à quel point l'impression de « sans dessus dessous » ait pu perdurer pour qualifier une telle déflagration philosophique. L'entreprise de nivellement par le bas-ventre met au défi le sujet humain dans sa totalité à mettre le dessous dessus dans un hédonisme débordant. La philosophie libertine naît de ses frictions avec toute tentative de rationalisation et de dénaturation. Le corps a ses raisons que la raison mésestime en s'arrogeant le monopole de la pensée. L'importance accrue accordée à l'expérience laisse toute sa place aux sens et à l'imagination. Reste que, contre toute autorité, ces romans d'éducation et des Lumières exhortent moins à les suivre servilement qu'à assumer le courage de la liberté.